



JACQUES PIERRE

Les trois coups et moteur !!!

Mémoire de la télévision



L'Harmattan

ina
EDITIONS

Les trois coups & moteur !!!
mémoires : théâtre, cinéma, télévision

© L'HARMATTAN, 2012
5-7, rue de l'École-Polytechnique ; 75005 Paris

<http://www.librairieharmattan.com>
diffusion.harmattan@wanadoo.fr
harmattan1@wanadoo.fr

ISBN : 978-2-336-00200-2
EAN : 9782336002002

JACQUES PIERRE

Les trois coups & moteur !!!
mémoires : théâtre, cinéma, télévision

L'Harmattan

A Madeleine Léger, ma mère
A Madeleine Robinson, ma mère adoptive

Introduction

On me demande d'être moi-même l'historien de tous mes cheminements professionnels. C'est très compliqué, très foisonnant surtout.

Il faut survoler une vie de rencontres marquantes et d'événements décisifs.

On dit « j'ai gardé en mémoire » comme on met quelque chose en tas dans un coin du grenier.

La vie d'un acteur ou d'un metteur en scène est une succession de naissances et de vides, d'enthousiasme et de stress. Il faut choisir, éviter la confusion, baliser l'histoire, l'adapter, faire des coupures, développer les séquences et surtout, surtout, respecter le scénario.

Je vais tenter de vivre en pensée les bribes d'un journal qu'en réalité je n'ai pas encore eu le temps d'écrire.

Un historien fait un travail de recherche, c'est un écrivain donc un solitaire.

Un metteur en scène est très entouré, très assisté même. Et c'est surtout un homme très occupé. Enfin l'historien, lui, est seul en « tête à tête » avec son sujet. Me voilà, seul, en « tête à tête » avec mes notes.

Il faut bien débiter, trouver le bon chemin qui mènera à la mémoire.

Chance, drame, rencontres et solitude

Chance, parce que sans elle rien n'est possible.

Drame, parce que dans la vie, c'est inévitable.

Rencontres, parce que sans elles, rien ne vaut la peine.

Solitude, parce que de toute façon, chacun est plus ou moins responsable de sa vie.

1939-1947
ENFANCE, DRAME ET SOLITUDE

Les coquelicots

Je me rappelle une promenade avec ma grand-mère dans la campagne ensoleillée de la région parisienne, dans un calme absolu où le vide n'existait pas car il y avait ma grand-mère Georgette. Elle ne disait rien. Mais je n'étais pas seul ; avec elle et ma sœur, j'existais, j'étais bien. C'était un mois de juin, mon premier souvenir en couleurs, les blés... et surtout les coquelicots.

Cette première notion du bonheur ne me quittera jamais car c'était ma seconde et dernière rencontre avec ma mère, gravement malade, que ma grand-mère Georgette, ma sœur Christiane – de quatre ans mon aînée – et moi allions voir à l'hôpital.

On m'a répété longtemps après cet après-midi de bonheur ensoleillé, « coquelicoté », que ma maman m'adorait.

Ensuite en septembre 1939 c'est la guerre et alors je me retrouve avec Christiane chez ma grand-mère paternelle, Philomène.

Je ne reverrai jamais ma mère.

Elle mourra trois ans plus tard en 1942.

Aujourd'hui je l'aime et pour toujours.

Septembre 1939 : direction Besançon

En septembre 1939, je vis un deuxième souvenir très important, en prenant la direction de Besançon. Nous voyageons sur une moto de la marque dollar : mon père sur la selle, ma sœur dans le side-car, moi sur le siège arrière, le tansad. Je dépasse mon père d'une tête.

C'est l'exode, avec de la foule dans tous les sens. Nous mettons deux jours entiers pour atteindre Besançon.

Chez ma grand-mère Philomène

A Besançon, nous vivrons, ma sœur et moi, toute la guerre chez ma grand-mère paternelle. Elle nous éleva à la dure. Je dois toutefois à cette grand-mère rigide de m'avoir appris la morale, la rigueur.

J'étais dans une grande solitude, ce qui m'a d'ailleurs donné le bonheur de connaître les complicités enfantines avant d'entrer comme tout le monde dans la réalité de l'adolescence.

Je me rappelle très bien avoir chanté doucement « les roses blanches » tous les dimanches matins, en relation en pensée avec ma mère.

Je connais toujours les paroles de cette magnifique chanson réaliste et donc populaire.

Cette période que je me rappelle parfaitement a été très importante, elle a fortement marqué ma vie et je pense qu'elle a dû presque à coup sûr influencer mes comportements tout au long de ma vie. Il y a forcément eu convergence.

1947 : mon retour à Paris

Après le décès de ma grand-mère Philomène et le mariage de ma sœur, je retourne à Paris. Tous ceux qui auraient pu me donner des précisions sur ce qu'on appelle la tendre enfance ont disparu depuis très longtemps. Je vis alors auprès de ma grand-mère Georgette qui était la bonté même, et de ma tante Andrée, une sœur de ma mère, une femme admirable, qui l'a alors un peu remplacée.

Je ne me permets pas d'être tout à fait affirmatif, mais elles m'ont toutefois laissé entendre certaines choses. J'ai alors appris que mes parents avaient vécu séparément depuis bien avant mon départ pour Besançon.

Après le décès de ma très chère tante Andrée, on m'a remis une valise qui m'appartenait et qu'elle avait précieusement, religieusement, conservée.

Une valise qui pour moi s'est transformée en une course au trésor.

Quelques anecdotes ont fait surface grâce à ces quelques reliques de mon adolescence, dont cette photo faite à mon arrivée à Besançon.



Je vous parle de lui, sur cette photo, pas de moi, puisque j'avais juste sept ans et que je n'ai presque aucun souvenir de ma vie jusqu'à cet âge là, sauf les coquelicots.

1949- 1954
LE THÉÂTRE, CHANCES ET RENCONTRES

Pour parler de l'histoire de la télévision, celle de mon époque, bien évidemment, les Trente Glorieuses, il me faut d'abord parler théâtre, puisque c'est là que j'ai débuté.

Je suis entré au centre dramatique de la rue Blanche. Ce n'était pas un cours privé mais le centre d'apprentissage d'art dramatique, où l'on entrait par concours, comme au conservatoire. On pouvait d'ailleurs éventuellement préparer le conservatoire, qui était l'antichambre pratiquement obligée si l'on envisageait d'entrer à la Comédie Française.

21, rue Blanche

Le concours d'entrée

On m'avait dit « Ils écoutent à peine et ils t'arrêtent très vite. Une dizaine de vers et c'est largement suffisant ». J'ai dû apprendre au moins vingt vers de « gros René » du « dépit amoureux ». Le jury était composé en majorité de sociétaires de la Comédie Française.

Mon tour arrive et je dis ma tirade – enfin mes vingt vers – et bien sûr je m'arrête. Jean Meyer me souffle le vers suivant. Je répète derrière lui, puis il me souffle les deux vers suivants et je répète. Béatrice Bretty me souffle un vers, je répète derrière elle. Jacques Charon et Maurice Escande prennent la relève.

Je sens que tout le jury s'amuse et rigole. Je m'inquiète.

Jean Meyer me dit : « Maintenant refais-le sans accent ».

Je lui réponds : « Mais monsieur je n'ai pas d'accent »¹.

Rires dans la salle.

Finalement je suis reçu.

Au centre de la rue Blanche comme à la Comédie Française, on choisissait les candidats pour maintenir la présence de tous les emplois du répertoire.

Mais lourde tâche je dois prendre l'emploi de Jean-Paul Roussillon qui entre au Français où il joue déjà l'arlequin de la Double Inconstance, et je pense qu'on n'a jamais joué le rôle aussi bien que lui. Il était un très grand acteur.

Heureusement, lorsqu'à mon tour j'ai quitté le centre, on a dit à peu près la même chose à mon sujet à Jean Roquelle. C'est lui-même qui me l'a répété. Mais Jean-Paul Roussillon reste et de loin le meilleur.

1. On sait que par sécurité pendant la guerre, on m'avait envoyé chez ma grand-mère Philomène à Besançon, en Franche-Comté, et j'avais pris l'accent, paraît-il.

Dans ma promotion beaucoup sont entrés à la Comédie Française : Jean-Claude Arnaud, René Camoin, Georges Descrières², Annie Girardot, Françoise Seigner³, Jacques Seyres, Pierre Vial et j'en oublie. Il y avait également Annie Fargue (qui sera productrice entre autres de « Hair », Jésus-Christ superstar et Godspell), Yves Gasc, Jacqueline Jefford, Jean-Pierre Marielle, Jacques Martin, Jean-Claude Massoulier, Paul Préboist, Emmanuelle Riva⁴.

Avant cette promotion, il y avait eu celle de Jean Poiret et Michel Serrault, qui de notre temps venaient encore répéter les sketches qu'ils interprétaient dans les cabarets, heureux d'être encore là, au centre de la rue Blanche, ce lieu mythique. Nous avons tous été profondément marqués par la rue Blanche, une vraie première chance.

Annie Girardot disait souvent : « Le jour où je suis entrée au centre de la rue Blanche, je suis devenue une dame ».

Jean Meyer, directeur du centre, nous donnait parfois un cours magistral. Il était un grand de la Comédie Française.

Dans ce merveilleux hôtel particulier, nous pouvions jouer au volley-ball et on nous enseignait la littérature, la poésie et l'escrime.

Nous avions comme professeurs monsieur Fugain pour la littérature, monsieur Legoff pour la poésie, et maître Gardère pour l'escrime.

Le concours d'entrée au Conservatoire

Deux semaines après mon admission au centre de la rue Blanche, c'était le concours du conservatoire. Sans doute pour mon physique d'arlequin, Jean Meyer décide de me présenter tout de suite au concours d'entrée du conservatoire⁵. Je n'avais jamais suivi de cours de théâtre auparavant.

J'ai travaillé « arlequin » comme un fou avec mes professeurs Teddy Bilis et Georges Chamarat. Quinze jours après, j'étais reçu au premier puis au second tour. Pour le troisième tour, on m'avait imposé « Lubin ». Dans la cour du conservatoire où Belmondo faisait déjà le guignol, au milieu des candidats et surtout pour les candidates, Renée Faure, membre du jury, vient droit sur moi et me dit à l'oreille : « Tu es pris ». Hélas je serai recalé.

Motif : il est bien, mais il n'est pas prêt. C'était évident !

2. L'interprète d'Arsène Lupin à la télévision.

3. Fille du grand Louis Seigner et tante de Mathilde et d'Emmanuelle Seigner.

4. Héroïne d'« Hiroshima mon amour ».

5. Normalement, c'était d'un à trois ans après l'admission rue Blanche

Un jour Jean Meyer me demande de donner la réplique à une candidate retardataire, Marie-Claire Achard⁶. Je devais recevoir une gifle et j'ai demandé à Marie-Claire de surtout ne pas faire semblant. Elle m'a giflé de façon cuisante, au-delà de mes espérances ! J'ai d'ailleurs été épaté.

Le principal : elle a été reçue.

J'ai inauguré le théâtre de la rue Blanche avec les « Caprices de Marianne » :
Marianne : Christiane Lasquin, qui épousera mon ami Daniel Ivernel

Octave : Jacques Seyres

Célio : Yves Gasc

Juge Claudio : Philippe Nyst

Tibia : Jacques Pierre modestement

Magie Rouge

En 1951, au centre de la rue Blanche, Paul Préboist me dit :

« Je vais à une audition, viens avec moi ».

C'était au théâtre de l'œuvre. Jean Le Poulain passait des auditions pour monter et mettre en scène une œuvre très difficile mais magique, « Magie Rouge » justement, de Michel De Ghelderode.

Je n'hésite pas à affirmer que Jean Le Poulain était déjà et restera un des plus grands hommes de théâtre que j'ai connu. Nous sommes nombreux à avoir énormément appris auprès de lui. Lorsqu'il nous dirigeait, il irradiait « un plus » que l'on rencontre rarement. Il était le théâtre.

C'était son domaine et le public ne s'y trompait pas. Il avait le « charme » du théâtre. Il fut une rencontre exceptionnelle pour Paul Préboist et pour moi. Il était « hénaurme » et très subtil à la fois.

Coup de chance, il nous engage Préboist et moi pour « Magie Rouge » au théâtre de l'œuvre. Nous jouerons pendant les jours de relâche.

Jean Le Poulain venait de créer les Mardis de l'œuvre, qui ont marqué cette époque et qui resteront célèbres. Jean cumulait la mise en scène et le rôle principal, celui de Hieronymus.

6. Fille de Paul Achard, auteur de nombreux succès et frère de Marcel Achard.

La richesse a des origines abjectes et diaboliques et Hieronymus fait entrer chez lui le diable, qui n'est autre que le cavalier Armador, interprété par Jean Danet⁷. Le cavalier Armador est l'amant de la belle Sybilla, la femme de Hieronymus, rôle interprété par Claude Gensac, qui sera entre autres au cinéma l'épouse de Louis de Funès. Hieronymus exige du cavalier de l'or, de l'or en échange de sa femme. Pierre Mondy était un moine que Sybilla tuera après lui avoir promis son corps et avant de disparaître avec le cavalier Armador et toutes les richesses de Hieronymus.

Quelles rencontres intéressantes. Avec Magie Rouge, j'ai beaucoup appris, et je devenais un peu professionnel.

A la générale, entendant en coulisses les réactions enthousiastes de la salle pour chaque scène et même chaque réplique, Préboist et moi avions une frousse terrible. De nouveau, une partie de la Comédie Française était là : Béatrice Bretty, Jacques Charon, Lise Delamare, Maurice Escande, Renée Faure et Robert Hirsch, et Teddy Bilis et Georges Chamarat, nos professeurs, tous les deux venus entre autres pour soutenir leurs deux élèves Paul Préboist et moi-même.

Le trac me prend soudainement. Je lutte, je lutte et tout à coup je ne tiens plus. Je cours au petit coin et terrorisé je m'enferme.

Je m'assieds sur le couvercle de la lunette et tente de retrouver mon calme. J'attends, j'attends. « Toc, toc, toc... vite c'est à nous ».

C'est Préboist paniqué qui me cherchait partout en coulisses.

Je sors et nous nous précipitons vers la scène. Il était temps !

Nous faisons notre entrée en sautillant de concert, respectant ainsi la mise en scène de Jean Le Poulain qui nous avait réglé quelques petits sauts pour accompagner le texte.

Paul et moi d'une seule voix :

« Vous êtes allés chez les filles hier soir – petit saut – et vous les avez – petit saut – payées... avec cet or – petit saut – faux !!! ».

Cette scène était la dernière de la pièce et Jean Le Poulain avait conçu sa mise en scène crescendo.

Jean me voit, j'avais la tête d'un Pierrot enfariné. Je n'avais que du blanc pour maquillage. Je semblais sorti d'un sac de pommes de terre, dans mon costume en toile de jute marron foncé achetée au marché Saint Pierre.

7. Futur créateur des «tréaux de France».

Sur un signe de Préboist, je dois passer au cou de Jean Le Poulain une corde préparée spécialement pour ne pas l'étrangler et, avec Paul, le sortir de scène en tirant sur la corde.

Jean attaque sa dernière et longue tirade qui doit terminer la pièce en apothéose.

Préboist me refait signe, l'un et l'autre s'étonnent que je ne passe pas la corde autour du cou de Jean qui en pleine tirade maugrée doucement : « La corde, la corde, la corde... ».

La corde, je l'ai oubliée aux toilettes.

J'attends la foudre, j'espère l'effondrement du théâtre, je souhaite réellement mourir.

Je finis par lui serrer lamentablement le cou, à lui qui me dépasse d'une tête. Il s'est agenouillé et nous le tirons – Paul et moi – très difficilement hors de scène, sous un tonnerre d'applaudissements qui n'en finit pas.

C'est un triomphe mais j'aurais voulu mourir, vraiment, que le toit s'effondre. Jean restera plusieurs jours sans me parler.

Toute la troupe essaie de me consoler « Attends, attends ça va passer. ».

Je garde un souvenir ébloui de cette aventure.

Jean Le Poulain est devenu un ami et le restera jusqu'à la fin.

Avec Magie Rouge, j'ai vu l'application de la rigueur, autrement dit de la concentration. Mais je ne me pardonnerai jamais cette faute.

La feuille de vigne

J'étais avec des camarades du Centre, au bistrot « Chez Pied », rue Blanche, rendez-vous habituel de tous les élèves entre les cours, et debout sur une table je jouais une scène, quand entre un monsieur qui vient à moi.

Il a l'air de me connaître.

« On vous cherche partout, partout, partout ! »

Un mois auparavant j'avais passé une audition au théâtre de la Madeleine, et j'étais parti en oubliant bêtement de laisser mon adresse.

Le monsieur n'était autre que Jean-Bernard Luc, l'auteur d'un énorme succès avec Suzanne Flon et Henri Guisol, interprètes des deux rôles principaux dans « Le complexe de Philémon ».

Il m'entraîne aussitôt au théâtre de la Madeleine, où le directeur André Brulé me fait immédiatement signer un contrat pour jouer un rôle dans « La feuille de vigne », la nouvelle pièce de Jean-Bernard Luc. Pierre Dux, alors sociétaire de la Comédie Française, en était le metteur en scène.

Nous étions seize acteurs : quelle équipe et quelle époque !

C'était une pièce dont le sujet était le rapport Kinsey, une étude américaine sur le comportement sexuel de toutes les générations : père, fils, petit-fils, etc.

Robert Vattier⁸ jouait le rôle du professeur Kinsey. Il était inénarrable.

Il formait un couple avec Gladys Gould, une comédienne américaine, grande, belle et très drôle.

Je jouais le jeune fils de Jacques Dumesnil⁹, qui interprétait le châtelain, un personnage rigoureux, droit dans ses bottes, très impressionnant et très strict. Son autorité par rapport aux situations dans lesquelles il se trouvait dans « La feuille de vigne » déclenchait les rires.

Après une promenade à cheval, Jacques Dumesnil faisait son entrée, lançait avec son autorité habituelle et une dynamique très forte imposée par Pierre Dux :

« Un coup de bouchon, un coup d'étrille. Un coup de bouchon, un coup d'étrille. »

Après un temps, applaudissements, et la scène se poursuivait.

Robert Vattier qui était drôlissime à la ville comme à la scène, et farceur de surcroît, essayait tous les soirs en coulisses de le perturber.

Il lui répétait tous les soirs avant son entrée en scène :

« Un coup de bouchille, un coup d'étron. Un coup de bouchille, un coup d'étron ».

Professionnel, sérieux, consciencieux, Jacques Dumesnil tint le coup... longtemps.

Mais un soir, il entre et lance « Un coup de bouchille, un coup d'étron ».

Il s'arrête net un temps très long, et il sort, revient après quelques secondes, se retournant vers les coulisses et criant :

« Un coup de bouchon, un coup d'étrille. Un coup de bouchon, un coup d'étrille. »

Personne n'a pu remarquer cette farce !

8. Le monsieur Brun dans la trilogie de Marcel Pagnol.

9. Créateur, entre autres de Clérambard, de Marcel Aymé.

Suzanne Dehelly jouait ma tante. Elle était alors une actrice très populaire. Chaque soir son entrée déclenchait elle-aussi un tonnerre d'applaudissements. Bernard Dhéran utilisait à merveille son chic habituel.

Jeanine Wansar¹⁰.

Paul Villé jouait mon grand-père.

Colette Frédéric et moi étions les deux apprentis amoureux. Dans la vie, Colette ravissante avait quatorze ans.

De nombreux baisers étaient échangés. Le dimanche, je ne sais plus si c'était Colette Ripert ou Jacques Ferry qui mangeait de l'ail en famille avant la matinée du dimanche, mais l'autre rouspétait sérieusement.

En matinée toujours, au premier rang, des spectateurs d'un certain âge utilisaient des cornets acoustiques et, croyant parler doucement, ils criaient : « Qu'est-ce qu'il dit ? »

Sur scène, les acteurs avaient du mal à retenir un fou rire.

Egalement le dimanche, Suzanne Dehelly qui était l'épouse de Marcel Rivet¹¹, nous emmenait Colette et moi dans sa minuscule voiture au bois de Boulogne pour manger un petit encas avant la soirée. Nous n'avons jamais dérogé à cette charmante tradition.

Une chose incroyable s'est produite. Un soir, au moment de lever le rideau pour le troisième et dernier acte, impossible de trouver Pierre Flourens, acteur important de la distribution.

Pas dans sa loge.

Pas dans les étages de l'administration.

Finalement on appelle chez lui. Il s'étonne de ce coup de fil. Il était machinalement rentré chez lui à la fin du deuxième acte et on le réveillait !

Actuellement son fils travaille à l'Institut national de l'audiovisuel.

Je lui ai parlé de cette chose incroyable. Il n'était pas au courant mais il a beaucoup ri.

Gladys Gould m'avait écrit une chanson avec un musicien américain, un jazzman. J'allais répéter avec eux et chanter à la « Calavados », mais je n'ai pas eu le temps d'enregistrer cette chanson.

J'ai connu un bonheur absolu.

10. Était membre de la troupe Jean-Louis Barrault-Madeleine Renaud.

11. Dialoguiste de films, notamment pour Jean Gabin.

Jacques Dumesnil¹² est devenu mon parrain de théâtre.

Suzanne Dehelly est devenue ma marraine.

J'étais intronisé : acteur professionnel.

Toujours en 1952, j'ai tourné avec Jean Stelli dans son film « Un trésor de femme » avec François Périer et Marie Daems dans la distribution.

Tournées Karsenty « La feuille de vigne »

Au théâtre de la Madeleine, je gagnais 639 anciens francs par représentation. C'était le minimum syndical. Puis 1300, puis un peu plus...

Avec les prestigieuses tournées Karsenty, c'était beaucoup, beaucoup plus. Tous frais payés. 110 représentations dans tous les grands théâtres de France, de Belgique, de Suisse, du Luxembourg et de l'Afrique du Nord (Maroc, Algérie, Tunisie).

Avant de partir, j'achète, rue Saint Marc à Paris, une vespa. J'en paye la moitié et je paierai le solde à mon retour de tournée, lorsque j'en prendrai possession. Je prends le bateau pour la première fois. Durant la traversée, une tempête déchaîne la Méditerranée. Les passagers sont tous malades.

Moi aussi, mais je me cramponne. Puis Jacques Dumesnil me rejoint sur le pont. La mer s'est calmée, le soleil rouge nous éblouit dans un calme céleste. Nous regardons au loin Jacques et moi la côte blanche en vue.

Jacques : « Quelle sérénité ! Chaque fois ici, je ressens une émotion.

Une ineffable émotion. »

Silence, puis Jacques à nouveau : « Je ne sais pas pourquoi je vous ai dit cela, car c'est la première fois que j'y viens ! ».

L'honnêteté, une autre des grandes qualités de Jacques Dumesnil.

Oran est une superbe ville : les troglodytes en face de notre hôtel, un casino à neuf kilomètres pour la jeunesse dorée du coin. La belle vie !

A Sibi-Bel Abès, j'apprends par une parution française la création au théâtre Caumartin à Paris de « Jehanne », dans une mise en scène d'Yves Robert.

Ma surprise est grande car je n'avais pas été averti alors que j'avais écrit la pièce en collaboration avec Guy Haurey et une de nos amies. Il était prévu que je joue moi-même un rôle que je m'étais personnellement écrit et qui était en l'occurrence interprété au théâtre Caumartin par Jean Richard en compagnie de Danièle Delorme, Lucien Nat, etc. Sur les conseils de Jacques Dumesnil, j'envoie une lettre d'explications à la vedette qu'était Danièle Delorme, et lui fait porter un énorme bouquet de fleurs avec tous mes vœux de réussite.

12. Il est le fondateur du syndicat national des acteurs où d'ailleurs je suis allé m'inscrire.

A Alger, la troupe descend à l'Aletti, et Jacques Dumesnil au Saint Georges. Suzanne Dehelly avait choisi l'Aletti car c'était un casino.

En coulisses, Suzanne, entre ses scènes, jouait toujours à la crapette avec le pompier de service ou le régisseur.

Après la première représentation à Alger, Suzanne, joueuse invétérée, va au Casino. Je lui demande ce qui la passionne dans le jeu d'argent, et elle me répond : « Il ne faut surtout pas que je te le dise parce que c'est merveilleux. » Je n'avais pas encore atteint la majorité mais on accepte de me laisser entrer dans les salles de jeux avec Suzanne, car comme tous les soirs la pièce avait été un succès. Je joue et je gagne gros. C'est souvent ce qui se passe la première fois qu'on joue. Le lendemain à midi, j'invite toute la troupe à « La pêcherie ». C'était le grand chic à Alger.

Suzanne se sentant sans doute responsable tient à payer les boissons.

Nous restons quatre jours à Alger. Suzanne et moi finissons toutes nos soirées au casino.

Je perds tout.

Le jour du départ, j'essaie de « me refaire » au casino, sans succès, et je rate l'avion qui emmène la troupe à Tunis. Suzanne est restée avec moi.

Nous prenons le train. Heureusement, je découvre des paysages qui m'étaient inconnus, des champs de flamants roses qui parfois s'envolent.

C'est nouveau pour moi, merveilleux, le train même avec ses barres parallèles de bois vernis formant le dossier et le siège sur lequel nous sommes assis.

C'est étrangement dépaysant. J'ai le souvenir d'un wagon presque vide.

Suzanne et moi jouons au baccarat, avec des haricots secs qu'elle a fait venir du wagon-restaurant.

Un très étrange et magnifique voyage.

A Tunis, nous descendons à l'hôtel Claridge. « La feuille de vigne » est un énorme succès. Nous jouons quatre soirs consécutifs dans les grandes villes, ce qui nous permettait de faire des rencontres intéressantes et même de débiter des liens d'amitié. Ainsi je repense aujourd'hui à toute la famille Abbabousala, des notables de la ville. Ils m'ont fait découvrir Carthage, Sidi Bousaïd, tous les environs et le désert.

Ce furent mes premières visites archéologiques, mon premier réel intérêt pour l'archéologie dans le désert. Toute la famille m'a raccompagné jusqu'au bateau pour notre retour à Paris.

A Marseille, Colette et sa mère sont venues me rejoindre.
 Nous avons projeté une excursion au château d'If. La mer était démontée,
 aucun bateau ne partait, sauf un qui a accepté de faire la traversée.
 Mais nous n'avons pas pu aborder au château d'If. Dieu merci nous avons
 eu la chance de revenir sains et saufs, excepté mon costume que j'avais payé
 très cher, et qui de bleu pétrole est devenu complètement et définitivement
 délavé par le sel.
 Rentré à Paris, je n'avais plus d'argent.
 Je n'ai pas pu régler le solde du prix de ma vespa.
 Je n'ai pas tout perdu puisqu'à l'heure actuelle mes merveilleux souvenirs
 me sont à coup sûr infiniment plus utiles qu'un vieux scooter.
 « La feuille de vigne », un an et demi de ma vie.

LA FEUILLE DE VIGNE

Comédie en trois actes de Jean BERNARD-LUC



DISTRIBUTION

(dans l'ordre d'entrée en scène)

Victor	Albert RIEUX.
Abel Leroy	Pierre FLOURENS.
Anna	Janine GUIRAUD.
Paulette	Colette FRÉDÉRIC.
Thierry	Jacques PIERRE.
Huguette Leroy-Belair	Germaine AUGER.
Brigitte	Colette RIPERT.
Violette La Bourdinière	Suzanne DEHELLY.
Marie-France	Janine WANSAR.
Bertrand Cazalis	Jacques FERRY.
Lionel Leroy-Belair	Jacques DUMESNIL.
James de Cussac	Bernard DHERAN.
Jérôme Cazalis	Robert VATTIER.
Virginia Cazalis-Jones	Gladys GOULD.
M. Leroy-Belair	Paul VILLE.
M. le Curé	Maurice FLANDRE.

Mise en scène de Pierre DUX

Décor de Suzanne REYMOND

La pièce a été créée au Théâtre de la Madeleine, le 25 mars 1952

La scène se passe au château de Belair, en Gironde

Dans cette publication, les répliques entre crochets ont été supprimées à la scène

DÉCOR

ARCHITECTURE : Hall aménagé en living-room.
 Un escalier menant à l'étage débouche en scène côté jardin.
 Il commande une galerie donnant sur les chambres.
 Cette galerie, on peut la voir sur toute sa longueur, parallèlement à la rampe, sur un arrière-plan élevé. Ou bien, afin de donner moins de poids au décor, elle peut être seulement suggérée.
 Une large porte vitrée s'ouvre sur le parc, où une terrasse de plain-pied prolonge le hall.
 Cette porte médiane et l'escalier constituent les deux sorties principales.
 Une porte côté jardin, derrière l'escalier, et une porte côté cour sont les deux autres entrées.

ATMOSPHERE : L'ameublement est « grand-bourgeois ».
 Une large console (ou une table appuyée au mur) tient lieu de buffet. Le reste ad libitum.
 Pas du tout vieux château. S'inspirer des belles demeures des grands viticulteurs bordelais, nommées chartreuses.
 Très XVIII^e : dans l'équilibre, la grâce, la clarté.

1953 : je rencontre Bruno Coquatrix

Printemps 1953 : « Il est passé par ici », ma première mise en scène, au théâtre Caumartin.

Dès mon retour à Paris, je contacte Guy Haurey, qui me confirme qu'effectivement, ils avaient oublié de parler de moi à la SACD et aux journalistes. Je rencontre Bruno Coquatrix, grand patron de l'Olympia qui dirigeait également le théâtre Caumartin et qui avait produit « Jehanne » sans connaître mon existence. Je lui propose de monter une pièce qui se jouerait les jours de relâche, de reproduire en quelque sorte chez lui ce que Jean Le Poulain avait créé avec les « Mardis de l'œuvre ».

Bruno était un homme de décision ; il accepte aussitôt. Restait à trouver la pièce. Guy Haurey en avait une dans ses tiroirs qui m'a enthousiasmé : « Il est passé par ici ».

Ce spectacle sera créé à la rentrée de septembre 1953. A cette date, je mets donc en scène au théâtre Caumartin « Il est passé par ici », de Guy Haurey.

En 1947, les petits parisiens envoyés en province par sécurité pendant la guerre sont pour la plupart rentrés à Paris. Ainsi avec mon copain Claude Berri nous avons eu la joie de nous retrouver dans le dixième arrondissement « passage du Désir », côté faubourg Saint Denis.

C'est tout naturellement qu'il espérait faire partie de ma distribution dans « Il est passé par ici », mais malheureusement il me fallait de très jeunes écoliers, et Claude avait dix-neuf ans.

Je lui explique qu'il me faut des gamins en culottes courtes, qu'il a des poils sur les jambes et que décidément il a passé de beaucoup l'âge du rôle.

Rentrant chez lui bredouille, son père lui profère la pire des sentences :

« Si tu n'arrives pas à te faire engager par Jackie Pierre, c'est décidé, tu resteras dans la fourrure. »

Claude : « Mais j'te dis qu'il veut des mômes, des petits, des enfants, des gosses sans poils en culottes courtes »

Le lendemain, il arrive en short, tout excité et enthousiasmé par sa transformation. Il s'est rasé les jambes. Il a d'ailleurs de belles entailles !

J'ai décidé de vieillir les élèves : ils porteront des pantalons golf. Et bien sûr j'engage Claude Berri.

La Compagnie Jacques Pierre était née.

Lorsque je serai assistant de Claude Chabrol, le pape de la nouvelle vague, je le ferai engager pour un rôle qui lui permettra de tourner cinq jours et même plus dans « les bonnes femmes » !

A C C O R D

Entre JACQUES PIERRE, metteur en scène et producteur de la
pièce de Guy Haurey et Michele Angot " Il est passé par ici "

d'une part

et M.^r Claude Berrijouant le rôle de..... Charlot

d' autre part:

Il a été convenu ce qui suit :

M.^r Claude Berricréera le rôle
de Charlot

dans la pièce citée plus haut le Mardi 6 Octobre

et éventuellement jouera ce même rôle le Mardi 13 Octobre
à la Comédie Caumartin.

M.^r Claude Berrijouera le rôle pendant si nous
avons la chance de passer en régulier dans un théâtre
parisien. Il ne sera question de cachet que si cette
chance de passer en régulier nous est offerte.

Lu et approuvé :

Claude Berri
le 16/11/53.

JACQUES PIERRE MICHELE ANGOT GUY HAUREY M.....

Les 14 acteurs engagés pour m'accompagner dans cette aventure ont bien sûr tous
signé le même accord mais je n'ai retrouvé que celui de Claude dans ma fameuse
valise « chasse aux trésors » sans doute parce que ma tante Andrée et ma grand-mère
Georgette connaissait bien Claude LANGMANN et sa famille



Quelques noms de comédiens qui figurent sur la photographie retrouvée dans la fameuse valise, chez ma tante. Nous sommes dix-sept, moi compris puisque j'interprète un rôle très important dans l'histoire : Jonas. Je suis assis en tailleur au premier rang de la photographie et entouré des deux auteurs de la pièce.

Au deuxième rang à droite de la photo, les mains appuyées sur une ombrelle, figure Colette Frédéric. Elle avait quatorze ans à la création de « La feuille de vigne » et n'avait pas participé à la tournée, étant trop jeune. A sa droite, il y a un petit bonhomme à lunettes : c'est Claude Berri et c'était son premier rôle.

A la droite de Claude Berri, Jacques Ruisseau, mon cousin, qui sera un des trois protagonistes du premier feuilleton de la télévision française « Le temps des copains », en compagnie d'Henri Tisot et de Claude Rollet. A la droite de Jacques Ruisseau, Jean-Pierre Jaubert, comédien et auteur dramatique, notamment d'un feuilleton à succès interprété entre autres par Mireille Darc : « Les Cœurs Brûlés ». Jean-Pierre Jaubert que plus tard je ferai engager par Jean-Marie Coldefy qui en fut très content dans un de ses chefs d'œuvre, « Les deux orphelines ».

Au troisième rang, le deuxième homme en partant de la droite est Jean-Jacques Douvaine, alors secrétaire de Robert Lamoureux.

En bas à gauche, James Urbain. Il jouait le plus jeune des six enfants de la pièce. Il portait des cheveux assez longs.

Au cours d'une répétition, le trouvant trop romantique, je l'envoie chez le coiffeur pour qu'il lui fasse une coupe. Je ne savais pas que porter les cheveux longs était obligatoire pour le concours d'entrée à l'Opéra. James se présentera donc seulement l'année suivante. Engagé comme premier danseur à dix-huit ans dans « Les ballets du marquis de Cuevas », il poursuivra une très belle carrière de danseur étoile. Il obtiendra le prix Nijinski et actuellement il est professeur à l'école supérieure de danse de Cannes Rosella Hightower.

Paul Villé et Colette Frédéric étaient à la création de « La feuille de vigne ».

Au début des années 60, Claude Berri prépare un long métrage en tant qu'auteur et metteur en scène. Il propose le rôle à Paul Villé, qu'il avait connu pendant « Il est passé par ici », mais celui-ci refuse.

Claude m'appelle pour me demander d'intercéder auprès de Paul Villé. Nous allons, Claude et moi, voir Paul.